

# TEMOIGNAGE SUR UN GRAND MAITRE DE L'ORGUE:

MARCEL LANQUETUIT

( 1894 - 1985 )

L'évocation de la vie et de la carrière de Marcel Lanquetuit destinée à lui rendre l'hommage qu'il mérite doit naturellement s'appuyer d'abord sur la relation des événements de son existence connus d'une multitude de témoins, souvent rapportés dans diverses publications. Il est impossible de tout répéter ici: c'est tout un livre qu'il faudrait. Cependant, ayant eu le bonheur de fréquenter Marcel Lanquetuit pendant une quarantaine d'années, il nous est possible d'enrichir notre évocation par des souvenirs personnels de rencontres et d'entretiens au fil des ans. Nous voudrions que cet apport conférât à l'hommage une authenticité, une vie, une chaleur... en espérant qu'il suscitera d'autres témoignages.

On sait que Marcel Lanquetuit est issu d'une famille où les vertus familiales et professionnelles s'associaient à la foi catholique et à l'amour de la musique. Son grand-père paternel jouait du cornet à pistons; son grand-père maternel fut sacristain à la basilique du Sacré-Coeur à Rouen. Son père, Charles Lanquetuit (1860-1932) était membre de la célèbre chorale "L'Accord parfait", fondée et dirigée par Albert Dupré. Lecteur et ténor admirable, il y interpréta pendant plus de vingt-cinq ans les plus grands ouvrages de la musique religieuse. Charles Lanquetuit fut aussi maître de chapelle de l'église Saint Godard, à Rouen. Il fut accompagné un jour (au Sacré-Coeur de Rouen) par Henri Dallier qui lui dit: "avec une voix pareille, que f...-vous ici?" Né le 8 juin 1894, Marcel grandit au domicile de ses parents, au faubourg Saint Sever à Rouen; comme la caserne Pélissier était proche, la première musique qu'il entendit fut la musique militaire; le premier instrument dont il joua, très jeune, fut le tambour. Un peu plus tard, la famille emménagea dans une maison que Charles Lanquetuit avait fait construire rue de Cauville. Elève des Frères, il fréquenta la paroisse Saint Sever. Albert Dupré fut son premier maître de musique. Très tôt il commença à étudier le piano, n'évitant pas quelques fausses notes, que sa mère, qui ne pratiquait pas la musique mais avait de l'oreille, ne manquait pas de déceler; il aimait, entre les gammes, à se détendre par un petit interlude improvisé, déjà! Un voisin, l'entendant moduler, affirma à son père qu'il avait des dons d'improvisateur. Il ne dédaignait absolument pas les activités physiques: la bicyclette, notamment lors des vacances à Saint Valéry en Caux et le football!

Avec un père maître de chapelle à Saint Godard, Marcel Lanquetuit était naturellement appelé à fréquenter cette belle église. Il y devint enfant de chœur et apprit à accompagner le chant grégorien, sur l'initiative d'Albert Dupré, avec le titulaire du grand-orgue, le "père" Latouche. Il était naturel qu'en 1910 il succédât, à l'orgue de chœur, à Vivet (père du maître de chapelle de Saint Augustin à Paris). Il avait ainsi l'usage d'un beau petit Cavaillé-Coll à deux claviers ayant probablement appartenu à l'ancienne église Saint Sever. Il avait alors seize ans et devait occuper cette fonction pendant quatre ans (son successeur sera Georges Fayard). Beaucoup plus tard, il

estimera que cette préparation lui a été très utile pour le reste de sa carrière: il fallait lire dans les toutes les clés et transposer. Tenir le grand-orgue lui a paru facile ensuite. Il accompagnait la maîtrise dirigée par son père et était lui-même assisté par le père d'Henri Couillard, titulaire plus tard du grand-orgue de Saint Vivien. Bien sûr, il continuait ses études. Ses parents lui avaient fait construire dans leur jardin un atelier vaste et bien aéré, avec vue sur les fleurs, où se trouvaient un piano à pédales, un bureau, une bibliothèque, quelques bibelots et portraits chers à contempler. De plus, Marcel accompagnait l'Accord Parfait, ce qui, à la fois, mettait en oeuvre et développait ses talents de lecteur; il dut notamment accompagner la Passion selon Saint Jean, de Bach, en faisant au piano les parties d'orchestre. Il lui est aussi arrivé de jouer du piano au casino de Saint Valéry en Caux, pendant les vacances. Quand il était jeune, il se sentait bien dès le matin, n'était jamais fatigué et trouvait encore l'énergie d'aller au théâtre le soir.

Nouvelle étape dans la progression de Marcel Lanquetuit: il va devenir, à une date qu'il ne nous a malheureusement pas été possible de déterminer exactement, l'élève, le premier de Marcel Dupré. Les leçons se déroulaient dans la maison des Dupré, rue du Vert Buisson, et Marcel Dupré enseignait à son jeune élève et ami tout ce qu'un organiste doit connaître, selon les principes qui seront plus tard repris dans ses ouvrages didactiques: le piano, l'orgue, l'harmonie (avec l'aide des "notes et études d'harmonie pour servir de supplément au traité de H. Reber" par Th. Dubois), le contrepoint, la fugue, l'improvisation. En souvenir de ces leçons, Marcel Dupré lui dédicacera, en 1937, ses "exercices préparatoires à l'improvisation libre". M. Lanquetuit écrit à cette époque, comme exercices, des fugues et des thèmes libres. Peu avant son année de conservatoire à Paris, il acquiert un harmonium Melodian à deux claviers et pédalier, dont il regrettera beaucoup la destruction en 1940 et qu'il remplacera après la guerre par un Alexandre de sept jeux, à deux claviers et pédalier. Il travaille toujours beaucoup, Marcel Dupré aussi, qui doit concourir pour le Prix de Rome en 1914. Mais Marcel Lanquetuit ne néglige jamais d'être bien rasé, et, sur ce point, madame Dupré mère pourra le donner en exemple à son fils. Une fois, rue du Vert Buisson, M. Lanquetuit joue devant Marcel Dupré et Alexandre Guilmant (le maître de Dupré) réunis: Guilmant prescrit à Lanquetuit de ne pas laisser séjourner le pied sur la bascule d'expression. Admirablement préparé par Dupré, qui sait faire fructifier les aptitudes de son élève, Lanquetuit va entrer en 1913 au conservatoire national de Paris, dans la classe d'orgue de "Papa" Gigout ("un homme bon et simple") et obtenir un premier prix à l'issue d'une seule année de scolarité, durant cette période, Dupré, se trouvant retenu par la préparation du Prix de Rome, confie Lanquetuit à Louis Vierne pour que celui-ci entretienne sa forme à un haut niveau. Au concours, Lanquetuit est "ému en voyant pour la première fois Fauré", qui préside le jury. Il joue la fugue en Ut de Bach, celle qui suit toccata et Adagio; il improvise sur un sujet de thème libre de Charles Quéf, sur un sujet de fugue de Charles Tournemire. (voir annexe) . Plus tard, il fera observer que ce succès, dès la première année, n'est dû ni au hasard, ni à une quelconque protection, mais à l'excellence de la préparation accomplie depuis des années à Rouen par Dupré: M. Lanquetuit a reçu à Rouen un enseignement de même qualité au moins que celui qui est dispensé à Paris. Après la proclamation des résultats, M. et Mme Charles Lanquetuit, accompagnés de Marcel, se rendent en calèche chez le maître Gigout, afin de le remercier. C'est à cette époque que M. Lanquetuit eut l'occasion de faire ses débuts à Paris.

Une sortie de mariage à la Madeleine, sur l'orgue de H. Dallier; et, peu avant son prix, à Saint Augustin, sur l'orgue de son maître Gigout. En ce temps-là aussi, il a l'occasion de jouer la toccata de Widor sur le grand orgue Cavaillé-Coll de N-D de Bonsecours. Cette musique déconcerte un peu l'auditoire; on dit: "ou bien c'est un fou, ou bien c'est un grand artiste".

Avant d'envisager les différents aspects de la carrière de Marcel Lanquetuit, rappelons quelques jalons biographiques importants. 1914-1919: mobilisé; Août 1918: épouse Marcelle Lacombe, soliste de l'Accord Parfait, dont il aura un fils, Pierre Lanquetuit, architecte; il aura, par Pierre, trois petits-enfants et quatre arrière-petits-enfants; 1920: titulaire du G.O. de Saint Godard; 1926: tournée aux U.S.A.; 1934: élu à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen; 1938: titulaire du G.O. de la cathédrale de Rouen; 1939-1940: à nouveau mobilisé; 1940: sinistré rue des Bonnetiers, le G.O. de la cathédrale est hors service (il sera restauré par Beuchet en 1943); 1944: sinistré rue des Carmes; le G.O. de la cathédrale est définitivement hors service; 1956: réouverture de la cathédrale et inauguration du nouveau G.O. Jacquot-Lavergne; 1958: Légion d'Honneur; 1961: chevalier de l'ordre de Saint Grégoire le Grand; 1978, après quarante ans de service, démission des fonctions d'organiste de la cathédrale et nomination comme organiste honoraire. Marcel Lanquetuit, au milieu des bonheurs, (affection familiale, entretien de sincères amitiés, innombrables joies musicales) et des malheurs (épreuves de santé pour lui et les siens, décès de son épouse en 1956, sinistres) a maintenu jusqu'à un âge avancé une activité professionnelle intense autant que variée.

Revenons à 1914. Hélas! La vie professionnelle de M. Lanquetuit, principalement, mais non exclusivement, celle d'un organiste et professeur, ne peut commencer normalement après l'obtention du premier prix d'orgue en 1914. Voici venir le long conflit de 1914-1919. Mobilisé à Morlaix, Lanquetuit joue de l'orgue à l'église Saint Melaine. Après ces années, il conservera des amitiés nouées en Bretagne et s'y rendra souvent en vacances. La démobilisation accomplie, voici une étape essentielle: l'accession au Grand Orgue de Saint Godard, en qualité de titulaire. Il éprouve beaucoup d'attraits pour ce splendide Cavaillé-Coll déjà à trois claviers (le positif, deuxième clavier, aurait été ajouté l'année de la naissance de Lanquetuit qui y appréciait de jolis jeux, mais ne s'en servait que rarement en accouplement). Il improvise beaucoup aux offices, y joue peu de musique écrite, mais offre de nombreux et très suivis récitals sur son orgue. Certaines oreilles chagrines (il y a toujours eu des misérabilistes pour le culte) lui reprocheront de trop déchaîner la puissance de l'orgue durant les offices, mais d'autres témoignages attribuent à Lanquetuit un style d'improvisation simple et clair, volontiers intimiste, à la manière franckiste. Il se sent tellement heureux à Saint Godard et à Rouen que, lorsque, à la mort de Gigout en 1925, Marcel Dupré lui propose de briguer la tribune de Saint Augustin à Paris, il refuse; et en fera de même pour le G.O. de la Sainte Trinité. Nullement arriviste, et soucieux de paix, en 1927, à la mort de Jules Haelling, il ne veut pas se porter candidat contre Henri Beaucamp à la tribune de la cathédrale de Rouen.

Cependant, rouennais de coeur, il ne demeure pas enfermé à Rouen et se rend fréquemment le dimanche à Paris pour suppléer Marcel Dupré à Saint Sulpice et à Notre Dame (Marcel Dupré lui disait: "Quand tu utilises des jeux très doux au récit de Notre Dame, entr'ouvre la boîte: sinon on n'entend rien dans la nef"). Quels grands dimanches à Paris, en compagnie de madame Lanquetuit: la grand-messe et la dernière messe basse à Saint Sulpice, les vêpres à Notre-Dame à 14 heures, les vêpres à Saint Sulpice ensuite, enfin, avant le retour à Rouen, l'assistance à l'un des grands concerts symphoniques parisiens. Marcel Lanquetuit se rendait aussi parfois à Paris en semaine pour donner, en direct, un récital à la radio. Une de ses élèves raconte qu'écoulant chez elle, elle eut l'idée de régler son métronome au début de la fugue en ré majeur de Bach: le mouvement resta strictement rigoureux jusqu'à la fin. Non seulement de fréquents déplacements à Paris, mais une tournée aux U.S.A.. Deux américains sont venus écouter Lanquetuit improviser une symphonie à Saint Godard et, après cette audition, l'ont invité à faire une tournée aux U.S.A. C'était en 1926. Le voyage à l'aller se fait sur le paquebot Majestic, le voyage de retour sur le Paris (M. Lanquetuit, lors d'un concert à bord, accompagne un violoncelliste au piano). Sa tournée américaine conduit l'organiste rouennais à New York, Philadelphie, Princeton, et dans d'autres villes. A Philadelphie, sur le gigantesque orgue des magasins Wanamaker, il joue le final en si bémol de Franck; là, jouée lentement, cette oeuvre sonne sans aucun ennui. La toccata en ré majeur récemment composée par Lanquetuit, et qui sera éditée en 1927, fait aussi partie des programmes, ainsi que l'improvisation. Il n'est enthousiasmé ni par les orgues d'Amérique: trop gros, avec des jeux faisant double emploi, ni par la vie américaine avec son excessive mécanisation et son "matérialisme". Il garde un bon souvenir, mais n'y retournera pas, estimant ces grandes et lointaines tournées peu compatibles avec les obligations musicales locales et la vie familiale.

Lorsque le G.O. de la cathédrale devient à nouveau vacant, à la suite du décès d'Henri Beaucamp, Marcel Lanquetuit est candidat, estimant le moment venu et que, étant le plus qualifié, il n'a à s'effacer devant personne. Il est choisi par le Chapitre, cependant que le jeune Albert Beaucamp, fils d'Henri, qui a assuré l'interim après la mort de son père, est appelé à remplacer Lanquetuit à Saint Godard. L'"inauguration" de Lanquetuit à la cathédrale fait sensation tant par la qualité de l'organiste que par un incident que certains qualifieront de sabotage: un porte-vent est éventré et il est impossible de jouer ainsi; heureusement, Maurice Gouellin, présent, peut immédiatement colmater la fuite et Lanquetuit jouera quand même. Cette "prise de tribune" constitue une véritable consécration pour lui et pour l'école Dupré. Les offices à l'église métropolitaine présentaient certaines particularités, dont nous avons parlé dans un précédent article. En outre, le G.O. ne jouait ni entrée (à cause du chant de Tierce), ni sortie (à cause du chant de Sexte) à la grand-messe, ni entrée aux vêpres (à cause du chant de None), mais il avait beaucoup à faire, notamment les grands offertoires, où Lanquetuit pouvait interpréter la "pièce héroïque" de Franck ou, un jour de Pâques, les "variations de la cinquième symphonie" de Widor. Les versets des vêpres et du salut offraient un champ magnifique où Lanquetuit

savait improviser d'une manière extrêmement brillante, décorative, à la Widor, dans une langue musicale exempte d'un modernisme agressif. Les cérémonies particulières étaient l'occasion de vastes fresques qui laissaient parfois les organistes rouennais, par exemple une improvisation d'un quart d'heure sur La Marseillaise un jour de onze novembre. Le petit monde de la tribune, où l'on accède après un amusant parcours avec franchissement de l'abîme du bas-côté gauche et descente d'un escalier en colimaçon à travers les entrailles de l'orgue, n'était pas moins attirant. La tribune était pleine à craquer les jours de grande fête, surtout quand il fallait y loger les trompettes et les trombones, auxquels M. Gouellin était chargé de battre la mesure. Les deux places d'assistant étaient réservées aux "principaux" élèves de Lanquetuit à l'époque: P. Labric et B. Poidevin. Le maître, devant les quatre claviers du Merklin se trouvait coincé entre le positif et la console aux boutons de registres à étiquettes multicolores. La console bougeait lors des grandes frappes. Lanquetuit, toujours simple et avenant, aimait à commenter la partie chorale de l'office. Ces commentaires, joints à la qualité des interprétations et des improvisations, faisaient que les offices constituaient pour les privilégiés de la tribune de véritables leçons par la parole et par l'exemple. Vint la guerre de 1939. Lanquetuit fut mobilisé aux Andelys pour contribuer à instruire musicalement les enfants de troupe (il avait annoncé qu'il ne punirait pas et parvint à tenir parole) et diriger une fanfare; il disait que les musiques militaires étaient, en leur genre, fort bien faites. Sauf erreur, c'est à l'occasion de ce séjour aux Andelys que Lanquetuit connut Jean-claude Firmin-Touche (paré de tous dons, Firmin-Touche obtint un premier prix dans la classe de Marcel Dupré et mourut, secouriste, dans le Paris de 1944, fauché par une mitrailleuse), auquel il donna sa première leçon d'orgue sur l'instrument des Andelys. Bien-sûr, heureux comme tous les militaires d'avoir une permission, il revenait de temps à autre pour quelques heures à Rouen. Le jour de Noël 1939, on put ainsi le voir arriver pour les vêpres, en tenue militaire de sergent-chef, et l'entendre jouer en sortie la toccata de Widor... avec ses énormes brodequins, et sans une fausse note à la pédale.

Démobilisé en 1940, Lanquetuit, en rentrant à Rouen, trouva son grand-orgue hors service. Il joua alors à l'orgue de chœur, partageant le service avec le titulaire, Jules Lambert. Mais il se trouva ainsi libéré pour jouer souvent à Saint Ouen. Soit pour participer aux offices paroissiaux et remplacer au G.O. M. Gouellin retenu au chœur par la direction de la chorale César Franck qu'il avait fondée. Soit, lorsque, plus tard, la grande nef de la cathédrale se trouvant indisponible, les offices pontificaux eurent lieu à Saint Ouen (ou Saint Godard en hiver). Quelle inoubliable impression produisait Lanquetuit sur le G.O. Cavaillé-Coll de Saint Ouen, sûrement le plus bel instrument de Normandie, probablement de France et peut-être du monde. Quelle utilisation magnifique des possibilités du crescendo: les anches du récit, puis ces mêmes anches avec les fonds du G.O. puis l'adjonction des anches du positif, du clavier de bombarde, jusqu'à l'explosion finale des chamades et des grosses bombardes de pédale. Avec l'itinéraire inverse en decrescendo. Lanquetuit jouait les grandes oeuvres de Bach (Prélude de "Noël", oeuvre à l'équilibre si parfait qu'elle pourrait se prolonger indéfiniment, avec préchauffage des mains sur une bouillotte pour obvier à la température glaciale de l'hiver), de Franck (Final en si bémol), de Widor (allegro de la sixième symphonie Marche Pontificale, rythmée par la hallebarde du suisse), improvisait

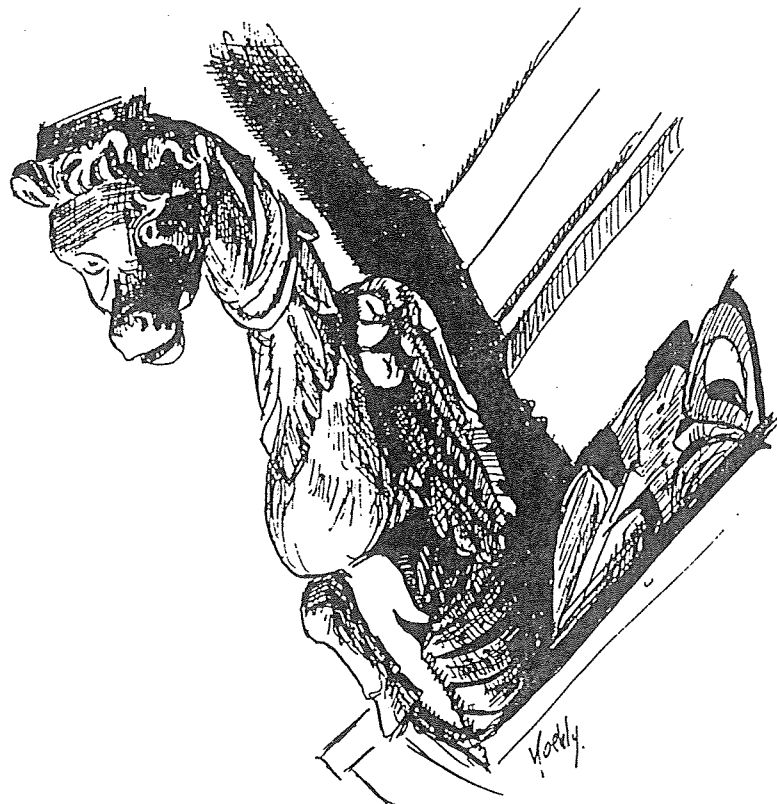
en "collant" à l'instrument avec un visible plaisir, jouait la partie du G.O. dans la Messe Solennelle avec deux orgues de Vienne (quel effet! car l'orgue du chœur "crachait" aussi fort bien, avec ses octaves graves et aiguës, sa bombarde. On a pu aussi entendre Lanquetuit accompagner Henri Saint-Cricq chantant le Minuit Chrétien, l'organiste gardant son chapeau sur sa tête, afin de protéger du froid sa calvitie naissante. Il n'y avait pas toujours grand monde aux Vêpres. Lanquetuit déplorait: "La chrétienté f... le camp". Mais, comme toujours dans les grands moments, il était joyeux. On conserve l'image du vénérable chanoine Decressain venu le remercier à l'issue des vêpres au pied de l'escalier de l'orgue.

Lorsque, après le martyre de la cathédrale, en 1944, et la ruine définitive du grand orgue Merklin, le transept nord fut réouvert au culte, Lanquetuit y retrouva avec plaisir l'orgue de Dupré, l'orgue de sa jeunesse. Il savait en tirer le meilleur parti, notamment pour des concerts spirituels (le Messie de Haendel, l'orgue réalisant la partie d'orchestre). Mais il fut plus heureux encore en prenant possession dans la grande nef réouverte en 1956, d'un grand orgue neuf, dont il avait, avec Marcel Dupré, et la maison Jacquot-Lavergne établi l'architecture et la composition. Lanquetuit continua à improviser, mais d'une manière renouvelée, liée d'une part aux possibilités de virtuosité offertes par la traction électrique d'autre part à une "intérieurisation" croissante de l'expression religieuse. A cette époque, Lanquetuit joue naturellement aux offices pontificaux et capitulaires, mais participe aussi à de très nombreux concerts dans la cathédrale, notamment aux "Grandes Heures de la Cathédrale", à l'audition de Noël donnée chaque année, où il improvise, dans la pénombre de la nef comble, des versets reliant les cantiques chantés par la Maîtrise dans diverses tonalités. Aux funérailles de Monseigneur Daniel Lemonnier, Lanquetuit improvisa, pendant les condoléances, une véritable symphonie, achevée par une marche funèbre. De plus, il a donné dans la région, avant et après la guerre, de très nombreux récitals, souvent d'inauguration. Par exemple, la dernière inauguration du beau Cavaillé-Coll-Mutin de Saint Vincent, à Rouen, en 1944, peu avant que cette délicieuse église ne soit rasée par les bombes de nos libérateurs. Ou encore, l'inauguration de l'orgue Cavaillé-Coll de la salle Gaveau, transplanté dans l'église de Saint Saens; le lendemain, marchant rue Louis Ricard, il semble distrait et déclare qu'il réfléchissait aux possibilités offertes par les combinaisons ajustables de cet orgue. Ou encore l'inauguration, en 1973, des travaux de restauration, par Maurice Gervais, du G.O. de l'église Saint Eloi de Forges-les-Eaux; Lanquetuit connaissait bien Forges, d'où est issue sa belle-fille; il était en relation avec le compositeur Raoul de Montalent qui, ayant connu et entendu César Franck, recommandait de ne pas exécuter dans un mouvement trop rapide les oeuvres de celui-ci; plus tard, Lanquetuit fera don à la bibliothèque municipale de Rouen de trois volumes de manuscrits de R. de Montalent. Il faudrait un article entier pour passer en revue les concerts que Lanquetuit donna ou auxquels il participa. N'omettons surtout pas le mariage de sa petite-fille à Saint Romain, en 1972; il y improvisa un scherzo plein d'esprit, ainsi qu'il savait y exceller. Bien que très sévère à l'encontre de l'orgue électronique, il accepta, en 1958 d'inaugurer l'orgue Constant-Martin à Houpeville, accompagna avec plaisir le violoncelliste Y. Delacourcelle et improvisa avec un profond sentiment religieux sur la prose Exsultet Laudibus de la Toussaint. Même en vacances, il ne cessa pas de jouer de l'orgue: à Yport, où il avait, en 1932, recommandé la construction de l'orgue (de la maison Cavaillé-Coll-Mutin). Chose rare, et d'autant plus

méritoire, pour un organiste rouennais, il allait très volontiers, lorsqu'il le pouvait, écouter les récitals des autres.

Mais il voulait finir en beauté, en pleine possession de ses moyens, comme Widor, et non aller trop loin comme il craignait que ce n'ait été le cas d'A. Cellier. En 1978, mal remis d'un accident (il avait été renversé par une automobile rue de la République), il sentit que jouer son grand orgue de la cathédrale le fatiguait, ce qu'il ne pouvait accepter. Alors, il démissionna de ses fonctions, laissant la place à sa suppléante, Marie-Thérèse Duthoit.

Lanquetuit estimait qu'il n'aurait pas disposé d'assez de force physique pour faire une carrière de pianiste-concertiste, mais il jouait fort bien du piano, au point d'être, vers les années 30, le soliste de la Symphonie, dirigée en l'occurrence par A. Dupré, pour l'exécution d'un concerto de Mendelsohn. On garde aussi le souvenir de prestations à quatre mains à Rouen, en compagnie de H. Quesnot. Il était heureux d'accompagner les auditions publiques données par madame Chalard, soprano, élève de madame Lanquetuit et de son mari. Il constitua un trio avec Hème et de la Quérière. Il entretint presque jusqu'à la fin sa vélocité sur son piano, rue des Bonnetiers. Sur cet instrument, on pouvait voir sa photo au grand orgue de la cathédrale à côté de celle du pianiste Pugno; sur le pupitre étaient le plus souvent disposés un livre du Clavecin bien tempéré, ou quelques oeuvres de Chopin ou de Fauré.



Il fut aussi chef d'orchestre. Outre la musique militaire mentionnée plus haut et qui ne fut qu'un accident dans son existence, il dirigea la Philharmonique d'Elbeuf et, à Rouen, la Symphonie dont il fut le premier et le dernier chef. Il connaissait bien le théâtre des Arts, y ayant souvent tenu l'orgue dans Faust ou dans Manon, et étant l'ami d'Adolphe Lebot. Pendant l'occupation, ce fut lui qui conduisit l'orchestre du théâtre, réfugié dans la grande salle du cirque, à l'emplacement des acrobates, des clowns et des fauves: le public venait très nombreux. On assista, par exemple, à la Dame Blanche. Ces spectacles faisaient oublier aux rouennais leurs estomacs à demi vides. Là encore, en pleine action, Lanquetuit était heureux.

Il est temps d'en venir au professeur. Son activité de professeur libre de piano, d'orgue et d'écriture amena Lanquetuit à donner jusqu'à 40 heures de leçons par semaine. Mais il fut aussi enseignant public. A Paris, avant la guerre de 1939-1945, il suppléa à raison de plusieurs mois par an pendant cinq ou six ans, à la classe d'orgue du Conservatoire, Marcel Dupré parti à l'étranger effectuer ses tournées. C'est ainsi qu'il eut pour élèves Jehan Alain, Jean-Jacques Grunenwald et Olivier Messiaen (déjà inspiré, mais commençant à l'occasion une improvisation dans un ton pour finir dans un autre). Il fut aussi adjoint de Marcel Dupré à Meudon, pour les cours d'interprétation, dans le cadre de l'Ecole Normale de Musique. Provincial par origine et par vocation il valait bien, selon le jugement d'André Fleury, les parisiens. Lorsqu'il ne suppléa plus Marcel Dupré au Conservatoire National, il fit partie du jury d'orgue ou de fugue. Il a fait partie du jury de fugue où concourait Odile Pierre; dans le jury de fugue, un membre lisait la fugue au piano tandis que les autres suivaient sur des copies.

Cet enseignement parisien était certes le plus prestigieux, mais Lanquetuit fut aussi pendant quinze ans professeur d'orgue au Conservatoire de Rouen. Les cours eurent lieu d'abord rue du vert Buisson sur l'orgue Cavaillé-Coll des Dupré, puis dans les locaux de la rue Beffroy sur un harmonium Kasriel à deux claviers et pédalier loué au Conservatoire par son directeur A. Beaucamp. Chacun des élèves jouait le morceau écrit en cours d'étude, puis, s'il en était capable, improvisait un thème libre ou une fugue. Lanquetuit, par son calme contagieux, sa bienveillance, avait le don d'inspirer confiance et sûreté aux élèves jouant devant lui. Le grand moment venait lorsque Lanquetuit s'installait aux claviers et présentait sa propre improvisation sur le thème du jour. De même que Lanquetuit, à sa tribune, se montrait aussi professeur, en commentant la musique de l'office, de même, professeur, il était aussi exécutant, prêchant l'exemple. Ces séances se déroulaient dans une ambiance sérieuse certes, mais décontractée. A partir de la musique, on y parlait de toutes sortes de choses passionnantes... Un très grand nombre d'organistes rouennais ont été les élèves de Lanquetuit. Citons en deux, élèves du Conservatoire de Rouen, qui obtinrent plus tard un premier prix à Paris: P. Labric et l'aveugle Bernard Havel (comme sa famille était pauvre, Lanquetuit lui donna gratuitement toutes ses leçons particulières). Parmi les élèves particuliers de Lanquetuit, il faut mentionner Maurice Gouellin, qui succèdera à Albert Dupré à Saint Ouen et Marie-Thérèse Duthoit, qui le suppléera à la cathédrale, puis lui succèdera.

Pour cet homme de grand talent et de mérites si divers, les honneurs, nullement brigüés, devaient suivre. Ayant obtenu le prix Pellecat de l'Académie de Rouen, prix attribué à un étudiant pour faciliter la continuation de ses études, dès 1914, Lanquetuit est élu



membre de l'Académie en 1934, à la suite d'un rapport de Henri Hie. Le jour de sa réception, il prononce un discours sur l'Improvisation musicale, de Titelouze à Marcel Dupré, en passant par tous les grands maîtres de l'époque classique et romantique. C'est Albert Dupré qui lui répond, surmontant la douleur d'un anthrax pour faire l'éloge d'un ancien élève. En 1958, Lanquetuit est fait Chevalier de la Légion d'Honneur, en 1961, chevalier de l'ordre de Saint Grégoire.

Il faut essayer de saisir plus profondément la personnalité musicale de Marcel Lanquetuit, révélée par le choix des oeuvres jouées et la manière de les jouer, par l'enseignement, et par la simple conversation.

Comment un organiste ne jugerait-il pas les orgues qu'il a à jouer et par lesquels passe nécessairement son expression musicale? Lanquetuit avait naturellement une préférence pour les beaux Cavaillé-Coll de Paris, de Rouen et d'Elbeuf; il n'hésitait pas à dénoncer la dénaturation pour les baroquiser, ainsi qu'il a été fait, à Rouen même, après la guerre (le G.O. de Saint Ouen est heureusement resté intact). Mais, ce point acquis, il demeurait ouvert. Il avait voulu beaucoup de mixtures dans son G.O. neuf de la cathédrale. Il y avait discerné de jolis jeux de solo, notamment une flûte. Il notait qu'avec le temps et la patine le son de cet instrument s'était arrondi et donc amélioré. Il tenait beaucoup à ses trois boîtes expressives. Il montrait fièrement la charpente métallique. Il appréciait la bombarde de 32 p., belle, alors que celle de l'ancien orgue n'était pas belle. Il s'efforçait aussi de rendre justice à des instruments récents, d'une autre esthétique, et sur lesquels on peut aussi certes improviser, mais dans un autre style. Il aimait à répéter qu'il faut "prendre un orgue comme il est" et ne pas chercher à registrer autrement que la composition de l'instrument n'y invite. Sa sévérité était réservée à l'orgue électronique, dont il disait qu'il ne méritait même pas le nom d'orgue; il en reconnaissait cependant l'utilité pour l'étude; d'une manière générale, il lui préférait l'harmonium, où le son est produit à l'aide du vent.

Ses idées sur l'exécution, et plus encore sur l'interprétation à l'orgue, étaient révélées par ses recommandations lors des leçons, mais surtout par l'exemple. Il pensait, comme M. Dupré, que, pour aborder l'orgue, il faut être d'abord bon pianiste. Il faut étudier lentement, avec des jeux très doux, et mesure par mesure. Ce travail rigoureux forge le caractère. Il faut respecter strictement les lois d'exécution et la tradition de Bach. Il était franchement l'adversaire d'une nouvelle manière de marquer le phrasé, en traitant l'orgue comme un clavecin ou un instrument à archet. "On ne sait plus, dira-t-il, jouer legato, ni respecter le phrasé traditionnel, par exemple dans la grande fugue en sol mineur". Il était donc étranger à tout archéologisme dans l'exécution de Bach et des maîtres anciens. Il pensait aussi que l'interprétation ne doit jamais être ennuyeuse ("si je m'ennuie moi-même, comment n'ennuierais-je pas les autres?"). Il disait encore que l'organiste doit "faire corps" avec l'instrument et l'édifice, et, effectivement, il faisait corps; qu'il ne faut pas hésiter à actionner à bon escient la bascule expressive, surtout dans Franck (légère divergence avec M. Dupré, beaucoup plus réservé à cet égard). Il s'éloignait un peu de M. Dupré, en préconisant, comme celui-ci, à l'organiste beaucoup de gravité à la messe, mais en admettant de l'"esprit" dans les versets des vêpres. Comment n'aurait-il pas mis Bach au premier rang des compositeurs pour l'orgue? Il remettait

à leur modeste place les français des XVIIème et XVIIIème siècles: comment n'aurait-il pas admiré C. Franck, Widor (qui a, pensait-il, cependant écrit trop de symphonies pour être toujours égal à son plus haut niveau)? Il trouvait Tournemire trop monotone. Ce que, par exemple, il présentait volontiers dans ses récitals? Quelque grande oeuvre de Bach, une transcription de concerto de Haendel, une sonate de Mendelsohn, une oeuvre de Liszt, une oeuvre de Franck, le canon en si mineur de Schumann, un mouvement de symphonie de Widor ou de Vienne, la fugue en sol mineur de Marcel Dupré, du même, le prélude et fugue en si majeur, cortège et litanie...

Il avait ses idées sur le jeu du piano très différent de celui de l'orgue et de celui du clavecin, dont il avouait ne pas apprécier les sons, trop grêles. Il avait aussi ses idées sur la direction d'orchestre, qu'il voulait avant tout solide et claire, déplorant en privé que tel illustre chef contemporain ne sache pas même battre la mesure, mais reconnaissant très volontiers les mérites du rouennais Georges Fayard, un grand chef, capable de diriger par coeur (et qui enviait à Lanquetuit sa robuste santé).

Il avait mille idées judicieuses en matière d'écriture. D'une manière générale, il croyait à la prééminence de l'exemple écrit sur les meilleurs préceptes. Il exigeait des manuscrits impeccables et aisément lisibles, citant en exemple les manuscrits de Dupré. Il corrigeait d'une manière fine et précise, non pour imposer sa solution, mais pour amener l'élève à tirer le meilleur parti de sa propre pensée. Pour simplifier l'écriture des exercices, il admettait que l'on utilisât seulement trois portées, avec, sur la même, le soprano et l'alto en clé de sol, en réservant au ténor une portée en clé d'ut 4ème ligne, de manière à bien situer celui-ci à sa place réelle (il n'aimait pas que l'on notât le ténor en clé de sol). Dans la fugue, il déclarait préférer les expositions commençant par l'alto ou le ténor, et insistait sur la nécessité de ménager des silences pour une voix avant sa rentrée; il estimait qu'il fallait tenir avant tout compte de la musicalité et ne pas composer la fugue mécaniquement..

La grande affaire était évidemment l'improvisation à l'orgue. Il voulait, comme Marcel Dupré, que l'étude de l'improvisation fût précédée et préparée par l'étude approfondie de l'écriture et commençât par l'improvisation sur un "thème libre". Voici à titre d'exemple, deux sujets de thèmes libres écrits par lui en 1981:

*A Lanquetuit 14/2/81*

The image shows two staves of handwritten musical notation. The top staff is a grand staff with a treble clef on the upper line and an alto clef on the lower line. It is in 3/4 time and contains a melodic line with Roman numerals I, V, III, and VI written below it. The bottom staff is also a grand staff with a treble clef on the upper line and an alto clef on the lower line, also in 3/4 time, with Roman numerals I and VI written below it. There are various annotations, including a signature 'A Lanquetuit' and the date '14/2/81' in the upper right corner.

Quelques conseils: improviser décontracté; savoir improviser à l'aise dans tous les tons et s'y exercer; être, en improvisant, à l'aise dans un ton, tout en sachant quel sera le suivant; repérer non pas la note, mais le degré...

Marcel Lanquetuit n'a composé que peu d'oeuvres, mais la qualité de celles qu'il a laissées fait regretter qu'il n'y en ait pas eu plus. En voici la liste par ordre chronologique:

1912: *Tantum ergo*, pour solo et chœur, destiné à Saint Godard où son père était maître de chapelle, manuscrit perdu.

1915 (ou 1916): *O Salutaris*, composé pour le ténor Ancelin, de l'opéra comique, et créé à Saint Melaine de Morlaix.

1923: *Intermezzo* en sol majeur, édité par A. Leduc dans la collection "l'Orgue moderne", dédié "à mon Maître et cher ami Marcel Dupré".

1926: *Toccata* en ré majeur éditée aussi par A. Leduc dans la même collection, dédiée à monsieur Albert Dupré, composée à Saint Valéry en Caux.

1936: *Agnus Dei* composé pour la première communion de Pierre Lanquetuit à la chapelle du lycée Corneille de Rouen. D'abord, à cette occasion, pour le baryton Rousselin-Legrand, puis transposé pour le soprano de madame Chalard. Cet *Agnus Dei* sera chanté en 1950 au mariage de son fils Pierre et en 1972 à celui de sa petite-fille Béatrice.

D'autres oeuvres ont probablement été irrémédiablement perdues dans le sinistre de la rue des Bonnetiers en 1940. Quand on lui demandait pourquoi il n'avait pas composé davantage, il répondait qu'il ne se sentait pas l'étoffe d'un compositeur, mais celle d'un improvisateur liturgique. D'ailleurs, beaucoup de ses improvisations ont été recueillies sur bandes magnétiques par des amis. Il serait éminemment souhaitable, dans la mesure où c'est techniquement possible, que ces improvisations enregistrées fussent réunies en un disque. Mais lui ne le souhaitait pas: il n'appréciait pas la musique "en conserve".

Ses idées ultimes sur la musique? Il ne se complaisait pas dans la critique musicale, fut-elle la "critique des disques": la musique est faite pour être composée, jouée et non pour être critiquée. Il ne faut pas s'enfermer dans la musique d'orgue, ni même dans la musique religieuse. La plénitude de l'expression n'est obtenue que par les chœurs et l'orchestre. Il aurait aimé vivre à l'époque romantique: on devait y respirer largement. Il déclarait admirer Wagner, aimer beaucoup le chant, préférer Mahler à Bruckner.

Très désintéressé en matière d'argent et aussi de gloire, tout en tenant sa place sans fausse honte, Marcel Lanquetuit a, durant toute son existence, honoré et pratiqué les vertus familiales et professionnelles qui lui avaient été enseignées. D'un caractère droit et loyal, il se refusait à prendre parti dans les petites cabales qui agitent le milieu musical, tout en restant indéfectiblement fidèle à ses amis, au premier rang desquels figurait naturellement Marcel Dupré. Ne tenant aucunement à s'immiscer dans les affaires d'autrui, il n'aurait pas davantage admis qu'on se mêlât des siennes. En bon rouennais, il demeurait prudent dans ses jugements énoncés en dehors du petit cercle des amis proches. Sa réserve ne l'empêchait point de vibrer d'attachement et d'enthousiasme pour le beau, pour l'art, pour la patrie. Il fut un homme de décision qui ne tergiversait pas (comme dans ses improvisations). Il fut aussi un homme de cœur,

qui souffrit profondément des malheurs des guerres, non pas seulement quand ils l'atteignaient dans ses biens et sa carrière, mais parce qu'il aimait la France, vivement. Il souffrit aussi beaucoup, et s'y étendait volontiers, de la décadence des mœurs privées et publiques. Il mourut fort âgé et ses dernières années ne lui épargnèrent pas, malgré sa robuste constitution, difficultés et douleurs. Il sut y faire face, non pas avec la froide rigueur du stoïcien, mais avec la résignation du vrai chrétien. Lorsqu'il dut entrer en maison de retraite, il abandonna volontairement ses instruments de musique, sans une plainte. Dans les dernières semaines, à l'hôpital de Bois-Guillaume, n'attendant plus que le grand face à face avec son Rédempteur, il écoutait encore France-Musique et commentait pour le visiteur le jeu de tel pianiste. Il disait seulement: "Qu'il est difficile de mourir." N'entendez pas par là qu'il exprimait une appréhension, mais seulement qu'il lui tardait de voir accompli ce qu'il avait à accomplir.

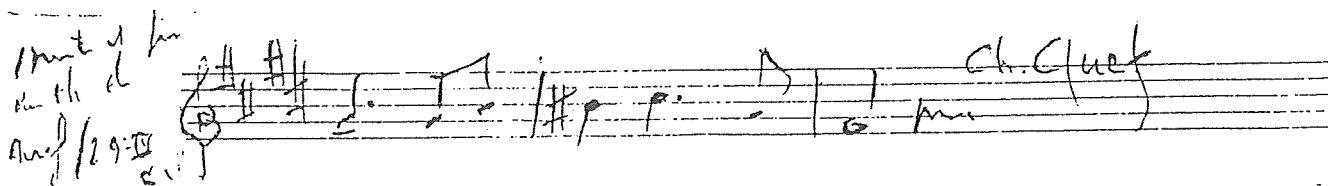
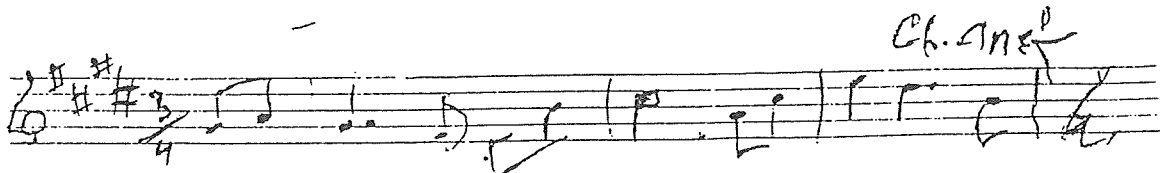
Le décès de cet homme de bien, de ce grand musicien, de ce doyen des organistes rouennais, qui était devenu une sorte de Primat de Normandie des organistes, laisse, suivant une formule usuelle, mais particulièrement appropriée dans ce cas, un grand vide. Nous conserverons pieusement le souvenir de sa personne, de ses leçons, de ses exemples.

Jean-Jacques LECHARTIER.

ANNEXE

CONCOURS 1914 AU C.N.S.M. de PARIS

1) THEME LIBRE de Charles QUEF (écrit de la main de M. Lanquetuit)



2) THEME DE FUGUE de TOURNEMIRE (écrit de la main de M. Lanquetuit et représenté en valeurs longues).

